

Paris, le 17 septembre [19]63

Mon cher Marcel,

Je viens de recevoir ta bonne lettre du 11 septembre, contenant la prescription. Je ne comprends pas que des lettres par avion mettent tant de temps à arriver. Je n'aurai sans doute pas besoin d'équaniil, car maintenant que je suis rentrée à Paris, il y a moins de bruit, je me sens moins agitée et dors naturellement. Mais enfin, j'aurai ta prescription s'il arrivait que je dusse en acheter.

Le beau temps continue: une pure merveille, dont on connaît maintenant le prix, après ces longues semaines de froid et de pluie. De mon pigeonnier donnant sur ma petite terrasse personnelle, tu n'as pas idée comme c'est agréable, quand il fait beau comme ce matin, de plonger la vue sur les grosses tuiles des toits brillant de leurs couleurs chaudes. Enfin, je retrouve un peu du bonheur que j'ai eu jadis d'habiter Paris. Et cela tient à de toutes petites choses, presque insignifiantes pourrait-on dire, si on les prend isolément l'une après l'autre, mais ensemble, elles finissent par tisser une sorte de douceur très grande. Pourtant, je me sens irritée cent fois par jour par les manières d'agir des Français, et qu'ils n'aient pas encore résolu de simples problèmes, comme par exemple de prendre des billets de théâtre sans perdre la moitié de sa journée; ou bien y laisser plus que le prix du billet en courses de taxi ou pourboires. Mais, un instant plus tard, pour une odeur de pain chaud flottant dans la rue, je reviens à la gratitude. Quelles étonnantes gens que ces Parisiens. Hier après-midi, j'ai poireauté pendant une heure et demie au Bobino, dans une queue interminable, pour obtenir un billet, et il me semblait n'avoir jamais vu de foule autour de moi plus soumise et plus mouton, au fond. Alors, ils se sont mis ensemble, comme dans Le Major Thompson, à vitupérer contre «ils»... J'ai fait comme eux. En cinq minutes, nous étions amis et liés contre les «ils». Pour finir, j'eus une compagne pour s'asseoir près de moi, une dame de Sens qui m'a fait la causette. Quand nous nous sommes quittées, après la représentation, elle m'a serré la main comme si j'étais une vieille amie.

De la représentation, je te dirai seulement que j'ai ri autant et d'aussi bon coeur que lorsque nous sommes allés voir Orion le Tueur. Un entrain, une chaleur, de quoi rire, de quoi être attristé, toutes les émotions en un spectacle de trois heures; pour finir une heure de chansons de Brassens. Un Brassens vieilli, amaigri, qui a été très malade, qui paraît chétif avec sa grosse moustache dans un visage pâle, mais infiniment plus émouvant encore. Il faut le voir ainsi, en personne, comme un peu dérouté de se trouver sur la scène, avec un petit sourire furtif à la fin de chaque chanson, il faut le voir ainsi plutôt qu'à la télévision. J'ai été emballée presque autant que par Piaf, il y a quelques années.

Je vais tâcher d'avoir un billet pour la Comédie-Française, demain soir. On y donne du Feydeau: Le Fil à la patte.

Je continue à retrouver [Julie] Simard — ma petite Strada — pour dîner, le soir. Quelle gentille enfant! Elle s'est attachée à moi d'une manière exclusive, passionnée, à

la façon d'une enfant. J'ai presque peur de ce que j'ai fait, en la laissant s'attacher ainsi à moi. Il me faudra continuer à la voir à Québec, au moins de temps à autre, sans quoi ce serait cruel. J'ai une surprise pour toi, que tu auras dès mon retour.

Je t'embrasse bien tendrement.

Gabrielle